

## *Dés/apprentissages*

Stéphane Herbrechter

Dés/apprendre à être humain (c'est-à-dire désapprendre et réapprendre à être humain différemment), comme « programme » pour le posthumanisme critique, semble peut-être d'abord contre-intuitif, voire carrément suicidaire, surtout à l'heure où nous, les humains, sommes à nouveau témoins de la pire déshumanisation qui existe autour de nous ? La guerre d'usure en cours en Ukraine, les images des actes barbares commis par les terroristes du Hamas, la crise humanitaire résultant des représailles israéliennes, tout cela pourrait être perçu comme une forme tout à fait indésirable de « désapprendre à être humain ». Le posthumanisme critique ne sera-t-il pas inévitablement associé à ces tendances générales et apparemment intemporelles de « déshumanisation » que le discours sur les « posthumains » semble impliquer ? D'un point de vue humaniste, la déshumanisation prive l'être humain de ce qu'il a de plus précieux : sa dignité, celle de la victime, dignité partagée ironiquement avec les auteurs des violences, violences qui agissent à la fois psychologiquement (en « considérant » l'autre humain comme « moins qu'humain », ou du moins comme un « humain qui ne compte pas comme pleinement humain ») et physiquement (en le traitant comme un animal non-humain, comme un objet, comme de la « matière »). Le seul antidote à cette forme de manquement des humains à leurs propres normes morales (humanistes) est apparemment de nous rappeler ce que « nous » sommes réellement, à savoir... et c'est précisément là que les choses deviennent difficiles. Les humanistes doivent faire appel à une certaine forme d'« essence », une vérité essentielle et un sens de soi ou d'identité universellement attribué, partagé par tous les membres de l'espèce, et dont la déshumanisation est, par conséquent, une « méconnaissance morale fondamentale ». Pourquoi certains humains traitent d'autres humains comme des animaux est en fait une question de savoir pourquoi des humains conscients du fait que certains humains traitent d'autres humains comme des animaux ne font toujours rien pour y remédier (Rorty).

Dés/apprendre à être humain – et j'insiste sur l'oblique entre « dés » et « apprendre » – signale le problème que pose le fait que l'humanisme doit toujours présupposer une « essence » humaine à défendre contre la déshumanisation, alors que c'est précisément cette « essence » qui demeure toujours son grand secret. L'humanisme défend quelque chose qu'il ne connaît pas vraiment, pire encore, qui est défini de telle sorte qu'il doit rester inconnaissable. En tant que discours qui se propose d'expliquer ce que signifie être humain, l'humanisme place l'humain en son centre comme ce qui reste toujours à (re)définir. En fait, pour se maintenir en vie, ou se légitimer comme la source la plus puissante, la plus précise et la plus autorisée d'une éventuelle réponse à cette question : « Qu'est-ce qui fait de nous des humains ? », il doit faire deux choses simultanément : il doit « poser » l'humain comme son « objet » de connaissance, tout en s'adressant aux « sujets » humains (dans leur pluralité et leur différence irréductibles) et en les faisant voir et s'accorder sur ce qu'ils sont réellement. Pour voir ce qu'ils sont (déjà ?) et (même temps ?) de le devenir, les humains doivent accepter les valeurs morales que l'humanisme promeut comme « naturelles » et « universelles » (même si elles sont bien sûr le fruit d'une histoire culturelle très particulière – une histoire d'ailleurs qui comporte de nombreux aspects très peu recommandables). Les humains sont ainsi appelés à devenir ce qu'ils ont toujours été, en fait, s'ils avaient eu la connaissance qu'ils devaient néanmoins être « enseignés » (par les humanistes). Outre ce raisonnement tautologique évident à l'œuvre ici, qui devrait à lui seul suffire à susciter un certain scepticisme, se pose également un autre défi encore plus grave : étant donné que l'humanisme n'est pas né dans un vide culturel historique, mais dans l'Europe post-Renaissance et coloniale, l'« universalisme » de sa « nature humaine » aura toujours une connotation qui mettra les humains qui étaient à l'origine les

principales victimes de la déshumanisation (femmes, esclaves, non-blancs) quelque peu « mal à l'aise », c'est le moins qu'on puisse dire.

Ce que j'entends par dés/apprendre ne signifie pas nier le fait qu'il faille apprendre à être humain, même si « biologiquement » on naît dans cette « espèce ». Cependant, comme nous le savons grâce à la paléanthropologie, les espèces, y compris la nôtre, ont toujours eu des contours quelque peu flous. Les féministes qui suivent Simone de Beauvoir reconnaîtront l'analogie de ce mouvement. Nous aurons besoin de récits expliquant l'humanité en dehors des versions humanistes dominantes. C'est tout l'enjeu du posthumanisme critique. Cependant, dés/apprendre n'est pas non plus simplement réapprendre, car il n'y a rien de sûr à quoi revenir. Nous n'avons en fait jamais été humains tels que l'humanisme nous l'a dit. Dés/apprendre ne signifie pas non plus que nous pouvons être qui nous voulons en dehors du discours humaniste. Dés/apprendre n'est pas nier tout ce dont les humains ont été et seront responsables, bien au contraire. Il ne s'agit pas de redonner aux humains une certaine forme de « liberté » de décider ce qu'ils veulent être, mais plutôt de les tenir enfin responsables de leurs actes – envers la planète, envers les autres non-humains et envers eux-mêmes. C'est à la fois un processus d'apprentissage et un processus de déconstruction. En tant qu'enseignant, il ne faut jamais sous-estimer la valeur éducative de la négativité, tant que cela ne cède pas au nihilisme radical. Il ne s'agit pas non plus de nier les nombreuses « réussites » humaines, même si en être « fier » peut paraître quelque peu déplacé compte tenu de leur coût pour les humains, les non-humains et la planète. Dés/apprendre à être humain ne doit cependant pas être perçu comme une nouvelle forme de honte « prométhéenne » (Günther Anders) ou même épiméthéenne (Bernard Stiegler), au sens où cela pourrait être une forme d'expiation pour « nos » péchés. Il ne s'agit pas d'un exercice catholique ou religieux conduisant à une quelconque piété ou sainteté. Personne ne se soucie du dilemme planétaire dont nous sommes responsables, sauf nous, les humains. En matière de responsabilité (morale), nous en sommes les seuls capables, si nous aspirons réellement à un certain degré zéro d'exceptionnalisme. Nous devons nous soucier des autres, précisément parce que nous sommes les seuls à le pouvoir, et ce faisant, nous commencerons également à prendre davantage soin de nous-mêmes. Cependant, il ne faut pas y voir un appel « trumpiste » à redonner à l'humanité sa grandeur. Loin de là, il s'agit plutôt d'humilité.

Le dés/apprentissage est donc un processus de déconstruction – la déconstruction de l'humanisme – visant à sauver le monde des humains et des humains eux-mêmes. Il nous faut d'abord reconnaître une fois de plus l'idée centrale de l'humanisme, à savoir que nous ne savons pas vraiment ce que sont les humains et que nous ne le saurons probablement jamais, ou peut-être mieux, que nous ne parviendrons jamais à nous mettre d'accord sur une sorte d'« essence », de « nature » ou de « capacité » exceptionnelle qui devrait définitivement faire de nous des « humains ». Cependant, nous devons également reconnaître, en l'absence de toutes ces formes de vie intelligentes que nous pourrions rencontrer un jour ou non, qu'il est hautement improbable qu'une autre espèce se pose des questions similaires sur son essence et son identité, du moins pas à un niveau philosophiquement abstrait et métaphysique. Ce qui est important, cependant, c'est que le second aspect n'est pas une condition préalable nécessaire au premier; autrement dit, cela ne justifie pas de mépriser les autres espèces, les qualifiant de « moins évoluées » ou de « sous-humaines ». Il suffit de reconnaître la « différence » humaine sans lui attribuer de valeurs de supériorité.

Autrement dit, après avoir débarrassé l'humain de toutes ses caractéristiques humanistes traditionnelles qui le distinguaient des animaux non-humains et des machines, la seule chose qui redéfinit à la fois l'humain et sa relation à la planète est celle d'une responsabilité sans réserve, mais sans anthropocentrisme. On pourrait parler d'une humanité « résiduelle », qui ne peut cependant se traduire par une quelconque « caractéristique ». Elle ne peut s'affirmer que par le processus de (auto)désinvestissement de l'humain sans (qualités). Une trajectoire comparable pour un nécessaire

« désinvestissement » humain – le genre de dés/apprentissage que je préconise – pourrait sans aucun doute être construite à travers une étude plus approfondie de la tradition majoritairement germanophone de « l'anthropologie négative », dans la lignée de Helmuth Plessner et reprise par Theodor Adorno, Günther Anders, Hannah Arendt, Hans Jonas, Ulrich Sonnemann, Ulrich Horstmann, Odo Marquard, Hans Blumenberg, Dietmar Kamper, Norbert Bolz et d'autres, se traduisant finalement par le type d'« humanisme critique » prôné par l'École de Francfort avec sa réflexion négative sur la tradition des Lumières, ses idéaux et ses défauts. Il est évident que l'idée d'un humain ultimement indéfinissable, sa constante « disparition », se retrouve aisément dans la notion de « *homo absconditus* » de Plessner ou dans celle la « *Weltfremdheit* » (l'aliénation humaine au monde) de Günther Anders. Elles appellent ainsi, à leur tour, à une forme de dés/apprentissage des idées humanistes traditionnelles de donner un sens à l'humain et remettent en question les formes traditionnelles de légitimation de l'anthropocentrisme. L'étrange évasion qui compromet toute tentative de cerner une « nature » humaine, car l'anthropologie négative devient la caractéristique la plus humaine en tant que telle, devient ainsi ironiquement la caractéristique la plus humaine. Les lecteurs contemporains de l'anthropologie négative peuvent donc tracer une ligne directe entre le début du XXe et le XXIe siècle, où une notion différente de l'humain (sans doute à travers le processus de dés/apprentissage entamé) réapparaît dans le nouveau contexte actuel de la discussion sur la signification de l'« Anthropocène ». Cependant, pour le posthumanisme critique même une anthropologie négative, qui ne prétend pas savoir qui ou ce que l'humain est ou pourrait être, reste encore trop centrée sur *l'anthropos*. D'où la suggestion d'un processus continu de dés/apprentissage, à une époque où les humains prennent conscience et réapprennent leur relationnalité et leur enchevêtrement avec les non-humains, sans pour autant ignorer leur « différences », et sans en déduire une quelconque exception, si ce n'est un sens accru des responsabilités. Le posthumanisme critique pourrait ainsi renouer avec l'humain sous la forme d'une « post-anthropologie négative », dont le but serait d'élaborer notre humanité « résiduelle », dépouillée de toute forme connue d'humanisme. Serait-ce encore une « anthropologie » au fond même si les non-humains y jouaient un rôle au moins aussi central que les humains ?

### *Dés/apprendre à être humain ne veut pas dire : déshumanisation*

En « extrayant » l'humain de son discours humaniste traditionnel et avant de « remplir » le concept de l'humain d'un contenu positif alternatif, nous devons reposer la question de la déshumanisation, car le posthumanisme critique sera inévitablement accusé d'ignorer, voire d'exacerber, les tendances déshumanisantes existantes. En ce qui concerne la résistance indéniablement nécessaire à la déshumanisation, elle n'est néanmoins pas sans poser des problèmes conceptuels. Si le programme éthique et politique du posthumanisme critique est le « postanthropocentrisme », cela implique inévitablement le « décentrage » complet de l'humain, une problématisation de toute notion d'exceptionnalisme humain et une érosion radicale des frontières traditionnelles entre humains et non-humains. Les humanistes y verront la (ré)ouverture des portes de l'enfer : un retour à la barbarie de la violence contre les humains, au génocide, une remise en cause des droits humains, de l'humanitarisme, une atteinte au caractère sacré et à la dignité inviolables de la vie humaine. Si le dés/apprentissage devait être mal compris dans ce sens (c'est-à-dire, malgré l'oblique entre « dés » et « apprentissage »), cela signifierait accepter la moralité humaniste, à savoir que remettre en question l'humanisme et son système de valeurs revient à remettre en question l'humain, ou « l'humanité » en tant que telle. Le posthumanisme critique apparaîtrait alors comme un « crime contre l'humanité ». Il n'est alors pas étonnant que la résistance soit si forte, mais elle est malavisée, car elle sous-estime l'humain et ce qu'il peut et doit faire.

En fin de compte, la conception humaniste de l'impossible mais nécessaire perfectibilité humaine trahit une méfiance fondamentale envers la soi-disant « nature humaine » car elle présuppose que les humains doivent être humanisés par l'éducation (morale), puisque toute autre approche favoriserait son contraire, à savoir la déshumanisation, la barbarie, l'animalité. Cela reviendrait en plus à ne pas réaliser notre « potentiel » – un péché capital aux yeux de l'humanisme, qui semble toujours avoir une idée très claire de ce qu'est réellement ce potentiel. Il faut surmonter ses instincts les plus bas, c'est-à-dire, c'est-à-dire, l'animal ou le sauvage en nous. La plupart des théories de la déshumanisation et de la violence commise envers les humains partent de l'idée que les humains sont capables de comportements inhumains parce qu'ils nient d'une manière ou d'une autre à certains humains leur pleine humanité (ce qui nécessite bien sûr une notion assez précise de ce que c'est que l'humanité). Il faut dire que les auteurs des violences nazies contre les Juifs dans les camps de concentration étaient parfaitement conscients que leurs victimes étaient des êtres humains, mais ils percevaient leur humanité comme moins importante, moins développée, moins digne de ce que signifie véritablement être humain, précisément parce qu'ils semblaient certains de ce qu'implique la véritable humanité et de ce qui manque donc à la « sous-humanité ». Et c'est bien sûr là que la disponibilité des caractéristiques sous-humaines est importante. Où trouver ces caractéristiques auxquelles on peut assimiler la sous-humanité ? Les personnes déshumanisées sont imaginées comme des animaux sous-humains, ils ne sont humains qu'en « apparence ». La déshumanisation n'est en fin de compte qu'une stratégie inconsciente pour gérer un conflit psychologique, c'est-à-dire un moyen de surmonter les inhibitions à commettre des actes de violence.

Le « paradoxe » de la déshumanisation semble exiger que les auteurs de violences nient et reconnaissent simultanément l'humanité de leurs victimes. Plutôt que le déni d'une certaine « essence » humaine, c'est le « statut moral » (ou la « subjectivité ») qui peut être refusé aux êtres humains victimisés ou déshumanisés. Une façon de se rapprocher de ce paradoxe – non seulement celui de la déshumanisation, mais peut-être celui de l'humanisation en général – est de se demander : que sommes-nous avant de devenir humains, au sens humaniste du terme, ou avant que ne se joue toute la dialectique de l'humanisation et de la déshumanisation (voire la dés/animalisation) appelée « histoire de l'homme » ? Nous sommes certes des animaux, mais nous ne pouvons pas être « que de simples animaux » (non-humains) auxquels on aurait ajouté une humanité acquise, pour ainsi dire. Les humains déshumanisés ou animalisés restent des humains précisément dans leur animalité. Mais si nous ne pouvons être que des animaux non-humains, la seule autre façon de conceptualiser cet état ou ce stade « préhumain » ou « protohumain » serait l'« inhumain » (Lyotard). Cette « inhumanité » originaire de l'humain que l'on trouve chez l'enfant n'est pas une forme d'état déshumanisé mais elle est en fait le seul espoir d'une humanité autre, celle précisément qui est « domptée » par l'éducation (humaniste et humanisante).

Voilà une manière de comprendre l'idée d'un dés/apprentissage de l'humanité, c'est-à-dire, une anamnèse de l'humanisme libéral qui « nous » dit que nous devons devenir qui nous sommes (et qui, bien sûr, sait exactement ce dont il faut se distinguer). Le posthumanisme critique comprend l'inhumain comme une façon d'entamer la déconstruction de l'humanisme et comme une forme de résistance aux idéaux transhumanistes de « dépassement » ou de « transcendance » de l'humain que l'on « nous » présente comme « inévitable » aujourd'hui. La déshumanisation, dans ce contexte, prend alors un sens tout-à-fait différent car il s'agit de retrouver une autre humanité en témoignant ou en se remémorant l'inhumanité de l'enfance ou du « proto-humain », en refusant, précisément le « système » qui « nous » déshumanise et dont l'humanisme fait partie car au fond il a toujours envisagé un avenir sans humains (ou plus qu'humain – ce qui revient au même). Ce qui veut dire que

les humains doivent se débarrasser de « leur » humanisme (mais pas de leur humanité) pour rester humains.

Pour commencer le dés/apprentissage il faut commencer par les souffrances immenses et incontestables infligées par les « animaux humains » à d'autres animaux humains *et* non-humains tout au long de ce laps de temps que l'on appelle « histoire ». Le posthumanisme critique dans ce contexte se demande comment penser l'humain sans humanisme ? Le principe le plus important dans une politique posthumaniste « postanthropocentrique » serait de forger de nouvelles formes de solidarité entre humains et non-humains et de résister à « l'inhumanité » d'un système de plus en plus posthumain – un système qui veut se débarrasser de « nous » (les vivants), même si certains humains semblent trouver cette perspective assez séduisante. C'est pourquoi le « côté animal » et antispéciste du posthumanisme critique est si important pour contrebalancer ce qui serait autrement un autre « centrisme », notamment un technocentrisme. La bio-techno-politique dans sa forme actuellement prédominante, à savoir une alliance toxique entre le néolibéralisme technocapitaliste et le transhumanisme techno-euphorique, doit être combattue, c'est une question de *survie*. Le seul moyen d'y parvenir est de renforcer nos solidarités avec le non-humain en soulignant notre condition de « créature » », notre vulnérabilité commune avec le vivant, notre finitude partagée. Les solidarités basées sur cette interdépendance vitale sont en fin de compte la raison pour laquelle un posthumanisme critique est la position la plus cohérente pour notre époque, basée sur un dés/apprentissage de l'humain au sens humaniste du terme comme son programme principal. Cela commence forcément par une prise de conscience de notre côté « animal » et l'injustice que l'on commet en son nom.